

En effet, la partie la plus enrichissante et la plus novatrice est sans doute celle consacrée aux activités qu'il exerce à la chancellerie comme envoyé diplomatique et créateur d'une milice florentine; non seulement en ce qu'elle repose sur une mobilisation étonnante des lettres publiques – désormais publiées dans l'*Edizione nazionale delle opere di Machiavelli* chez Salerno¹ –, traduites et examinées ici avec finesse, mais aussi parce que ces pages rendent pleinement compte de la gestation, longue et progressive, de la pensée machiavélique, dont les œuvres majeures ne sont qu'un prolongement. On y comprend notamment comment progresse, depuis la déroute de la campagne de Pise et la création en 1506 d'une milice territoriale toscane, la conviction de devoir se doter d'armes propres qui ne cessera d'être brandie – et ce jusqu'à la veille du sac de Rome alors que Machiavel plaide pour la création d'une *Ordinanza* en Romagne – comme une nécessité militaire et politique dont dépend aussi bien la défense de l'État que la sauvegarde d'un régime. De la même manière, nombre de thèses surannées, telle l'opposition longtemps répandue entre le Machiavel « autoritaire » du *Prince* et le Machiavel « républicain » des *Discours*, sont passées au crible au nom d'une approche rigoureuse, capable de rendre compte de la porosité entre différentes formes d'écriture sans renoncer à la complexité des textes et à leurs ambivalences.

Cet ouvrage, destiné à un large public, ravira aussi bien le lecteur non initié que les spécialistes qui se voient invités à relire ou à découvrir l'extrême diversité du corpus machiavélique, souvent maladroitement réduit à quelques formulations décontextualisées. En se dégageant des exégèses, des simplifications abusives mais aussi plus généralement des débats érudits, les auteurs relèvent le défi de faire réentendre la voix d'un homme de plume et d'action, sans s'encombrer de la stratification infinie des discours préexistants. Au lieu de simplement évacuer les disputes interprétatives, le raisonnement s'attache à les rendre fonctionnelles à la compréhension des enjeux des textes, l'objectif étant de situer les débats et non de les résoudre de façon définitive. Aussi le livre (bientôt disponible en format poche chez Passés composés) vaut tout autant pour la subtilité des analyses que pour le

plaisir de sa lecture où les notes, soigneusement réduites, évitent d'alourdir le propos.

Le résultat de ce parcours dans la pensée de Machiavel est de faire voler en éclat les représentations figées de ce penseur et acteur de la Florence républicaine, afin de faire affleurer un portrait morcelé et pluriel où le politique, grave et sévère, coexiste aux côtés d'un homme tour à tour léger, inconstant et railleur. Échappant à la tentation d'une biographie exhaustive, linéaire et cohérente (aporie s'il en est de toute entreprise biographique), J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, forts d'une longue fréquentation du corpus machiavélique et d'une connaissance profonde du contexte historique, parviennent à dégager ce qui en définitive apparaît comme la seule véritable constante dans la carrière de Machiavel: savoir se situer à contre-courant et bousculer les opinions communes dès lors qu'il s'agit de sauver la République en guerres.

HÉLÈNE SOLDINI

helene.soldini@univ-lyon3.fr

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.142

1. Nicolas MACHIAVEL, *Lettere. Edizione Nazionale delle Opere di Niccolò Machiavelli*, éd. par F. Bausi, Rome, Salerno, 2022.

Thomas Calvo

Espadas y plumas en la Monarquía hispana.

Alonso de Contreras y otras vidas de soldados (1600-1650)

Zamora/Madrid, El Colegio de Michoacán/
Casa de Velázquez, 2019, 334 p.

Embrasser un empire est une tâche difficile. Les excellentes synthèses, qui égrainent chronologiquement les règnes des monarques et abordent plus ou moins bien telle ou telle région, ne manquent pas. Concernant le cas espagnol, Thomas Calvo s'y attèle d'une tout autre façon, avec une efficacité redoutable: sans renoncer à une histoire totale, il propose d'aborder cette monarchie planétaire à partir de ses « atomes qui se déplacent [et] forment à leur point d'impact des macromolécules que certains nomment 'sociétés coloniales', comme, peut-être, Naples – et si nous voulons être provocateur, certainement Ceuta ou Macao » (p. 227-228). Finalement, « se dessine un paysage impérial,

avec ses reliefs, de Malte à Manille, où l'on perçoit une unité culturelle, au-delà du politique et du religieux. » (p. 6). Le ton est ici donné d'une histoire « par le bas » assumée qui étudie les trajectoires de sept guerriers hispaniques durant la première moitié du XVII^e siècle, période pendant laquelle l'empire ne se trouve plus dans une dynamique de conquête, mais dans la difficile tâche de conserver l'acquis. Diego Suárez, Jerónimo de Pasamonte, Diego Galán, Alonso de Contreras, Diego Duque de Estrada, Miguel de Castro et Domingo de Toral y Váldez : ni samouraïs ni mercenaires, l'expression cinématographique – au moins romanesque – de leurs aventures est pourtant indéniable. José Ortega y Gasset ne définit-il pas la *Vie* d'Alonso de Contreras de « magnifique film en technicolor » (p. 18) ?

Pourquoi se concentrer sur ces sept personnages quand, vers 1600, le *tercio* espagnol de Naples (pour ne prendre que lui) compte plus de 6 500 hommes ? On se souvient que Bartolomé et Lucile Bennassar avaient réuni pour leurs *Chrétien d'Allah* un corpus de 1 550 renégats¹. Pour chacun d'eux, ils disposaient d'un récit de vie contenu dans les archives de l'Inquisition. Comme chez les Bennassar, le sujet de T. Calvo est commandé par la documentation : ces sept personnages sortent du lot car ils ont décidé de coucher sur le papier le récit de leur vie et de leurs faits d'armes – ce genre se nomme à l'époque *vida*. Ils n'écrivent pas pour être publiés (de fait, ces *vidas* ne l'ont été qu'aux XIX^e et XX^e siècles), mais pour supplier le roi : dans un régime politique de justice distributive, tout service mérite récompense. On notera toutefois que la division manuscrit-imprimé/privé-public caractéristique de l'époque moderne est loin d'être opérante : les manuscrits pouvaient facilement circuler de main en main et rencontrer une vaste audience. La *vida* de Contreras ne reste pas encapsulée jusqu'au XX^e siècle, puisqu'elle inspire la pièce *El rey sin reyno* (1625) de Lope de Vega et que les habitués des tavernes du *Barrio de las Letras* de Madrid ou des *Quartieri spagnoli* de Naples ont bien pu entendre contées les infortunes du capitaine.

Tous ces documents participent d'un moment culturel qui favorise l'autobiographie. Avec l'humanisme et les nouvelles formes de spiritualités (d'Ignace de Loyola à Thérèse

d'Avila), l'introspection prend une place particulière dans la vie des hommes et des femmes des XVI^e et XVII^e siècles, tandis que le « je » s'affirme dans le picaresque, chez Lazarillo de Tormes. L'étude des pratiques de l'écrit a démontré que le phénomène ne s'arrêtait pas au monde des élites – on pense par exemple aux travaux de James Amelang ou d'Antonio Castillo Gómez. Les sept *vidas* de T. Calvo révèlent les particularités culturelles de soldats plutôt issus de la partie favorisée du peuple, et notamment leur familiarité avec l'écrit. Les historiens anglophones en font même un genre particulier, que l'auteur nomme « *gunpowder epic* » (soit, littéralement, « épopée de poudre à canon »), à l'instar de Miguel Martínez dont l'étude récente embrasse un vaste corpus de récits de soldats. Beaucoup de ces derniers ont été publiés à l'époque et ont rencontré un grand succès comme *La Auracana* d'Alonso de Ercilla². M. Martínez démontre, d'une part, comment cette littérature interroge le statut de la vérité dans l'écrit et, d'autre part, le rôle subversif de l'exposition crue des violences de guerre engendrées par la politique impériale. T. Calvo est loin d'ignorer la question de la création littéraire – y compris celle de sa propre écriture de l'histoire – non seulement concernant les *vidas*, mais également, de manière plus surprenante, à propos des témoignages contenus dans un procès « qui peuvent se mesurer à certaines pages de *El médico de su honra* de Calderón de la Barca ou de *La princesse de Clèves* » (p. 262).

Toutefois, l'ambition de T. Calvo n'est pas de dresser un portrait type du soldat-écrivain du Siècle d'or. Elle rejoint davantage ce que Michel Vovelle formulait il y a plusieurs décennies : « Un récit de vie, c'est très bien, jaillissant, bouleversant de nouveauté. Dix récits de vie, douze récits de vie : les récurrences apparaissent, les clichés, le fait, évident *a posteriori*, que ces témoignages individuels sont eux-mêmes très structurés, porteurs d'un discours lui-même reflet de modèles et de conditionnements reçus [...] »³. T. Calvo rapporte que son projet de recherche s'intéressait d'abord à la carrière d'Alonso de Contreras aux Amériques – à peu près ignorée de tous, excepté de Jean-Pierre Berthe. Il en résulte que la vie de ce personnage, bien connu des historiens et notamment des historiens de la littérature, constitue le fil

conducteur de tout l'ouvrage. Chemin faisant, l'auteur a découvert l'existence d'autres récits similaires pour former ce corpus à la fois cohérent et diversifié, capable de fournir des « récurrences » et des comparaisons. *Espadas y plumas* (« Épées et plumes ») est ainsi construit dans un va-et-vient entre des moments de la vie de Contreras et des événements méconnus de la grande et de la petite histoire impériale, comme les trois tentatives d'envoyer une armada depuis Cadix à Manille (dans les années 1610) ou l'assassinat de Doña Catalina par son époux le gouverneur des Philippines, Don Alonso Fajardo (en 1621). Le tout dévoile un écheveau de personnages et de relations qui se forment lors d'occasions opportunes, de promotions, d'alliances ou d'inimitiés, dans des contextes et des lieux très variés : « ce lacis est la marque d'un empire qui s'est construit et maintenu, grâce aussi au ciment familial et idéologique. Le cosmopolitisme d'une monarchie quasi planétaire est également remarquable [...] » (p. 264).

Dès lors, T. Calvo mobilise des sources très diverses dont il épuise tout le suc. La correspondance entre Juan Ruiz de Contreras, secrétaire du Conseil des Indes, et don Francisco de Tejada y Mendoza, président de la Casa de Contratación, apporte un éclairage précis sur les arcanes du pouvoir, la mécanique de la prise de décision et l'organisation d'une expédition maritime à 620 000 ducats, et montre qu'« il existe une réelle détermination [de la part des agents la Couronne], mais qui s'accompagne d'un manque de clarté » (p. 84). Les *arbitrios* (« avis ») de Horacio de Levanto, riche marchand et propriétaire d'origine génoise, et d'Hernando Ríos Coronel, prêtre-soldat fondé de pouvoir de Manille à la cour, démontrent l'effervescence d'idées sur le fonctionnement impérial du commerce et des voies de communication, à la recherche d'un équilibre entre les différents *emporia* (« grands ports ») qu'étaient Manille, Séville, Acapulco, Veracruz, El Callao/Lima, etc.

Avec les *relaciones de sucesos* (des imprimés de quelques feuillets portant sur un événement) relatives à l'expédition militaire contre les musulmans de Mindanao publiées à Mexico en 1638, T. Calvo s'attaque à la circulation de l'information et à l'émergence d'une opinion publique. Ailleurs, dans un exercice d'histoire régionale et de démographie historique de la

province de Sinaloa, où Contreras est nommé capitaine de présidence (1636-1638), l'auteur recourt à une ample documentation (enquêtes administratives, *cartas anuas* des jésuites, comptabilité commerciale). Une lettre de dénonciation du capitaine signée par quatorze soldats du présidence « est une perle que nous devons examiner sous toutes ces facettes : politiques, sociales et culturelles » (p. 185). Émergent alors les conditions matérielles de la colonisation d'une frontière avec son commerce de marchandises les plus diverses entretenu par les agents du roi, la religion baroque et tridentine des jésuites qui s'exprime au Sinaloa (des centaines de confessions spontanées, la vénération des images saintes, et des miracles) et le traitement différencié des populations indigènes. Enfin, le procès pour adultère de Doña Catalina – et non pas celui pour uxoricide, qui n'a jamais eu lieu, conformément au droit hispanique qui relègue le meurtre (fréquent) des épouses adultères à la justice privée – livre les éléments d'une étude minutieuse des relations familiales, de l'honneur, de l'intime et des sentiments au XVII^e siècle, dans le cadre exotique mais non moins hispanique de Manille.

L'omniprésence des Philippines dans l'ouvrage peut paraître surprenante quand on mesure l'espace occupé par les sept soldats : aucun d'entre eux ne se rend dans l'archipel du Sud-Est asiatique, même si Contreras s'y destinait, avant le naufrage de son armada à la sortie de Cadix. L'empire portugais – la première moitié du XVII^e siècle correspond à l'Union ibérique – est peu fréquenté, sauf par Toral y Valdes, présent à Lisbonne et Goa. De même, les Indes occidentales tiennent une place limitée dans la trajectoire des soldats, et l'auteur d'en conclure que l'Amérique ne constitue une préoccupation centrale ni pour les soldats ni pour la monarchie (p. 53). Cette affirmation appelle quelques nuances, au moins méthodologiques, puisque l'échantillon de sept soldats est loin d'être représentatif. Le traitement sériel de la masse des *relaciones de méritos y servicios* (états de services présentés au roi pour demander une promotion) des soldats de la monarchie suggérerait peut-être une autre version.

Quoi qu'il en soit, l'étude des sept *vidas* éclaire d'un nouveau jour le profil des soldats hispaniques de la monarchie à l'époque

de la « révolution militaire ». Leurs terrains d'opération se déploient principalement en Méditerranée, autour de Naples, où ils peuvent mener une vie sédentaire, notamment en se mariant sur place. Ils y jouent également un rôle politique en marquant la présence de l'occupant et en réprimant les nombreuses révoltes dans la vice-royauté. En même temps, Contreras est représentatif d'une large frange de soldats hors de contrôle de la monarchie : il se livre plusieurs années à la course, passe successivement sous le commandement de différents vice-rois et de l'Ordre de Malte, déserte au total quatre fois et s'oppose régulièrement à ses supérieurs. Ces hommes sont donc loin d'être des pions que le roi déplace au gré des batailles : ils sont guidés par l'action et les occasions qu'ils estiment les plus profitables. Leur carrière se termine rarement par une promotion sociale.

Finalement, l'étude de cette « forêt de vies » (p. 35) évoque l'analogie d'une « forêt d'îles » employée par Giovanni Botero pour décrire l'empire espagnol à la fin du XVI^e siècle. Le parcours des sept soldats se déroule en effet principalement en mer ou dans des régions côtières. Sous la plume de T. Calvo, même les espaces continentaux adoptent une forme liquide. Ainsi de la Nouvelle-Espagne : « cet océan est, en réalité, un archipel, une poussière d'îles concrètement urbaines » (p. 253). Cette formation archipelagique favorise la circulation des personnes (et des biens). Dans l'empire, tout et tout le monde ne circulent pas, mais les possibilités, les « occasions », alimentent une dynamique utile à l'unité impériale.

GUILLAUME GAUDIN

ggaudin@univ-tlse2.fr

AHSS, 77-3, 10.1017/ahss.2022.143

1. Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Perrin, [2003] 2006.

2. Miguel MARTÍNEZ, *Front Lines: Soldiers' Writing in the Early Modern Hispanic World*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2016.

3. Cité dans B. et L. BENNASSAR, *Les chrétiens d'Allah, op. cit.*, p. 13.

Paul-André Dubois

Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada
Québec, PUL, 2020, 720 p.

Justement récompensé en 2021 par le prix Lionel-Groulx, ce livre dense, à la plume vive et agréable, est une contribution majeure à l'étude de l'occidentalisation des peuples amérindiens. Ici, Paul-André Dubois s'est attelé à un sujet difficile que personne avant lui n'avait véritablement fouillé dans une perspective de synthèse. L'enquête porte principalement sur la réception du phénomène de l'écrit au sein des sociétés autochtones – sociétés de l'oralité – de la vallée du Saint-Laurent et de l'Acadie au temps de la Nouvelle-France (1600-1760). Au vrai, l'auteur se penche aussi sur l'histoire de la fin du XVIII^e siècle et propose des comparaisons – parfois suggérées par les sources elles-mêmes – avec la Nouvelle-Angleterre et la colonie de New York.

Contre la thèse, dominante dans l'historiographie, d'une action apostolique « stérile » des missionnaires de la Nouvelle-France, autrement dit d'une faillite relative de l'entreprise d'évangélisation, P.-A. Dubois insiste sur la portée effective de l'alphabétisation au sein des sociétés amérindiennes des XVII^e et XVIII^e siècles. Le livre réévalue ainsi « à la hausse » (p. 6) l'expérience scolaire missionnaire chez les Amérindiens. Pour cela, il s'appuie sur un « exercice de reconstitution biographique » qui souhaite « mettre de l'avant les effets étonnants, voire positifs, de ce processus, pour les parties concernées » (p. 253). Contestant la séparation systématiquement tracée dans l'historiographie entre Européens et Autochtones, P.-A. Dubois s'intéresse à de nouveaux acteurs, métissés et francisés, qui émergent sur la scène sociale dès la fin du XVII^e siècle. Plus généralement, l'auteur insiste sur la familiarité grandissante des Amérindiens avec le phénomène de l'écrit, même si, admet-il, très rares sont les cas d'Autochtones sachant lire et écrire au XVIII^e siècle.

Le livre, qui fonctionne sur la base d'une série de récits de vie, s'appuie sur le traitement d'une quantité impressionnante d'archives, du XVII^e au XIX^e siècle : pièces manuscrites des